

> l'agriculture et l'élevage, qui ont commencé au cours de la première moitié du IX^e siècle avant notre ère au Proche-Orient. De fait, à Göbekli Tepe, les archéologues n'ont mis au jour aucun os d'animal domestique parmi ceux qu'ils ont découverts; en revanche, les restes de gazelles, d'aurochs, d'ânes sauvages, de cervidés, de sangliers et de plantes sauvages abondent. Le fait que les bâtisseurs des sanctuaires de la colline étaient des chasseurs-cueilleurs est donc une évidence.

Cela est d'autant plus remarquable que Göbekli Tepe se trouve sur la bordure nord du Croissant fertile, cet arc géographique allant de l'Égypte à la Mésopotamie en passant par le Levant et l'Anatolie du Sud, où les premières domestications de plantes et d'animaux se sont produites. Plus fort: jamais de telles installations cultuelles n'auraient pu être érigées sans la participation durable de groupes importants de travailleurs bien coordonnés. Cela implique l'existence d'une structure sociale rendant de telles entreprises collectives possibles. Ainsi, tant l'ampleur architecturale du complexe de sanctuaires de Göbekli Tepe que la façon dont il a été réalisé illustrent l'amplitude des transformations des sociétés de chasseurs-cueilleurs qui furent à l'origine de l'avènement du paysan.

DES MOIS POUR PRODUIRE UN SEUL MÉGALITHE

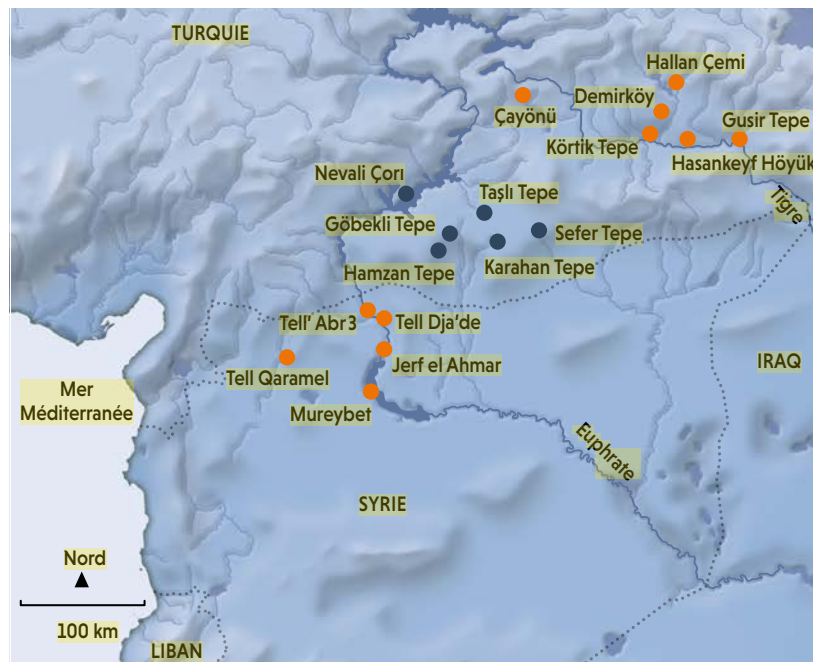
Si cette amplitude est étonnante, les préhistoriens savent depuis longtemps que les mutations économiques et sociales qui ont conduit au Néolithique se sont produites par petites étapes différant d'une région à l'autre (ils évitent désormais de parler de «révolution néolithique»). S'il est clair que les chasseurs-cueilleurs du X^e millénaire avant notre ère vivaient encore de la nature, ils exploitaient déjà les plantes sauvages d'une façon systématique et entretenaient sans doute aussi des cheptels d'animaux sauvages. C'est ainsi qu'ils auraient progressivement acquis les connaissances clés nécessaires à la domestication de plantes et d'animaux. Même s'ils étaient toujours chasseurs, ils s'installaient de façon saisonnière et parfois définitive dans des habitats fixes, où ils n'employaient pas encore la céramique pour stocker, préparer ou consommer leur nourriture. Les installations cultuelles de Göbekli Tepe relèvent de ce stade culturel proto-néolithique dit du Néolithique précéramique A, une période d'un millénaire à peu près, qui s'étend de 9600 à 8600 avant notre ère.

Les tailleurs de pierre et les maçons qui réalisèrent les sanctuaires de la Colline au nombre durent certainement travailler des mois d'affilée sur le site. «Pour façonner les piliers des sanctuaires, ils ont taillé la roche des affleurements calcaires des bords du plateau Harran», explique

Oliver Dietrich (voir la photo page ci-contre). Or, dans un cas au moins, cette opération a échoué: un bloc a été abandonné, qui, s'il avait pu être exploité, aurait donné un pilier de 7 mètres de haut! Une chance pour les archéologues, qui ont pu ainsi reconstituer les techniques de taille et observer les marques d'outils des tailleurs. «Ils s'y prenaient en taillant la forme du pilier dans le calcaire, avant de tenter d'extraire le bloc en T résultant à l'aide de leviers, décrit Oliver Dietrich. Nous ignorons comment les choses se passaient une fois le bloc dégagé, mais il est probable qu'on le faisait avancer sur des rondins jusqu'au lieu où le mégalithe devait être dressé.» Un groupe d'étudiants de l'université de Halle, à qui l'on a demandé de tailler un pilier similaire en calcaire, a calculé que les efforts de vingt personnes pendant plusieurs mois d'affilée sont nécessaires pour obtenir un mégalithe...

La forme en T des mégalithes est certainement une allusion à la silhouette humaine, la tête étant représentée par la traverse supérieure. Détail qui le confirme, des bras repliés ont été sculptés sur certains exemplaires. Nombre de mégalithes portent des bas-reliefs représentant des animaux et/ou des formes géométriques. Les tailleurs de ces piliers avaient certainement une idée très claire du résultat auquel ils voulaient arriver. «Les hauts-reliefs sont travaillés avec une telle précision qu'il ne peut s'agir que de l'œuvre de spécialistes», estime Lee Clare.

Les étapes qui venaient après l'extraction des piliers exigeaient aussi beaucoup



OÙ LA SÉDENTARISATION A COMMENCÉ

Sur le cours supérieur de l'Euphrate et du Tigre, la nature était si généreuse au X^e millénaire avant notre ère que les chasseurs-cueilleurs s'y sont sédentarisés. Ci-dessus, leurs habitats connus (en orange et en noir), dont ceux qui comportaient des mégalithes en T (en noir).



LES SANCTUAIRES OVALES DE LA COLLINE AU NOMBRIL

Plusieurs sont visibles ci-dessus : leurs parois en murs de pierres sèches accueillent une douzaine de piliers en T ornés, taillés dans des affleurements calcaires tels ceux visibles en arrière-plan.

d'expérience et de coordination. Pour créer un sanctuaire, on creusait une forme ovale à quelque 2 mètres de profondeur dans le substrat rocheux, que l'on terminait par un mur de pierres sèches. Des plans inclinés réalisés en terre servaient probablement à introduire les piliers à l'intérieur de l'ovale. Deux mégalithes particulièrement grands étaient dressés au milieu de l'espace cultuel, tandis que les autres étaient insérés dans des niches ménagées dans les murs. Les fondations n'étant pas assez profondes pour soutenir de tels mégalithes, une structure de soutènement ou un toit de bois semblent avoir été nécessaires pour achever de les stabiliser.

Dietmar Kurapkat, chercheur en architecture à l'université des sciences appliquées de Regensburg et archéologue du bâti, pense pour sa part que ces structures étaient dotées d'un toit. Sans cela, les pluies d'automne ou d'hiver les auraient inondées. Le très bon état de conservation des reliefs fournit un autre

indice dans ce sens, car si le tendre calcaire dans lequel ils étaient sculptés était resté des siècles exposé aux éléments, ceux-ci les auraient bien plus dégradés.

La plupart de ces sanctuaires mi-souterrains ne comportent apparemment pas d'entrée. Pour Dietmar Kurapkat, on accédait donc à l'espace cultuel par des ouvertures ménagées dans le toit, comme si l'on descendait dans le monde souterrain. La demi-pénombre créée par un éclairage à base de torches ou de lampes à huiles devait conférer à l'espace cultuel une ambiance magique.

Les deux grands mégalithes centraux devaient contribuer particulièrement à cette ambiance. Sans doute, afin de renforcer leur apparence imposante, les habillait-on d'une ceinture, d'un pagne imitant la peau de renard ou de panthère et d'une étole jetée par-dessus l'épaule. Les têtes en T étaient volontairement laissées anonymes : ni bouche ni yeux ne révélaient l'identité de ces êtres de pierre. À moitié intégrés au mur, d'autres piliers étaient recouverts de reliefs d'animaux, par exemple de serpents, de scorpions, de panthères et de lions. Des corps animaux sortaient aussi des murs, ce qui, dans la lumière vacillante, devait créer des ombres dansantes.

PAS DE DIEU, PAS DE TEMPLE

Personne ne saura jamais si les colossaux piliers centraux représentaient des dieux, des ancêtres ou des héros. C'est pourquoi les chercheurs ont maintenant cessé d'identifier à des temples les installations cultuelles de Göbekli Tepe. Un temple est par définition dédié à des dieux. Or rien sur la Colline au nombril n'évoque leur présence. Quoi qu'il en soit, «la construction d'une installation aussi monumentale a, de tout temps, été une démonstration de force», estime Joachim Bauer, un neurobiologiste de Fribourg qui aide à l'interprétation de Göbekli Tepe. «La réalisation du site a aussi eu pour effet de lier les gens qui y ont participé, ainsi que tous les curieux que le spectacle attirait. Être membre d'une communauté humaine menant de tels projets est hautement désirable.»

L'approvisionnement des équipes qui travaillaient sur le site a aussi dû constituer un défi logistique. Klaus Schmidt estimait que la réalisation d'une installation comportant douze piliers demandait le travail de trois cents personnes, ce qui est impensable sans la coordination de toute une communauté. Dès lors, cette dernière ne pouvait se lancer dans un tel projet que si celui-ci était très utile. C'est pourquoi les archéologues supputent que la Colline au nombril servait aux rites et au culte de nombreux groupes vivant dans un territoire environnant vaste.

Les sanctuaires de Göbekli Tepe ne sont pas les seules installations remarquables du >



Néolithique précéramique A connues dans le Croissant fertile, mais ce sont les plus importantes. Sur l'Euphrate moyen en Syrie, des équipes syro-françaises ont en effet découvert des structures ressemblant beaucoup à celles de la Colline au nombril et qui leur sont à peu près contemporaines : à la fin des années 1990, l'archéologue Danielle Stordeur, de la maison de l'Orient, à Lyon, a découvert de telles structures dans le village de Jerf el Ahmar, un habitat datant du Néolithique précéramique A situé au bord de l'Euphrate. Son collègue syrien Thaer Yartah en a découvert de similaires sur le site qu'il a fouillé (Tell 'Abr 3).

Dans chacun de ces cas, un grand espace rond avait été creusé dans le sol et équipé d'une banquette octogonale décorée, appuyée au mur (*voir la photo ci-dessus*). Des traces caractéristiques d'une longue usure de ce banc confirment sa très longue utilisation. À Tell 'Abr 3, sous la banquette, les fouilleurs ont aussi découvert des vases de pierre, des os animaux et des plaques de pierre portant des images gravées. Les restes d'enduits sur les murs sont particulièrement intéressants, de même que la présence de nombreuses cavités.

Des poteaux de bois d'un diamètre pouvant aller jusqu'à 30 centimètres occupaient par ailleurs les angles de ces banquettes octogonales. Ils étaient enduits de terre, de sorte que les motifs triangulaires gravés sur les plaques de calcaire constituant le flanc des banquettes pouvaient y être continués. Sans doute s'agissait-il de produire l'impression d'une construction en pierre, annonciatrice de l'architecture de Göbekli Tepe ou la rappellant.

À quoi servaient donc ces bâtiments spéciaux, qu'il s'agisse de ces maisons rondes enfoncées dans le sol de villages ou des sanctuaires imposants de Göbekli Tepe ? Danielle Stordeur voit dans ceux des villages protonéolithiques des « bâtiments communautaires » parce que la présence de certains artefacts tels des meules attestent que l'on y préparait de la nourriture et donc que l'on y mangeait ensemble. Les compartiments équipant certains de ces bâtiments pourraient en outre avoir constitué des espaces de stockage. Pour de nombreux chercheurs, cette interprétation minimaliste ne suffit pas. Il leur semble en revanche très clair qu'au X^e millénaire avant notre ère, les habitants de la Mésopotamie septentrionale partageaient les mêmes rituels et symboles, et que la construction de ces bâtiments a joué un rôle clé dans ces rituels.

DES CHASSEURS-CUEILLEURS QUI CULTIVAIENT

De fait, plusieurs indices vont dans ce sens. Les fouilles et les relevés de sites des vingt dernières années montrent que pendant le X^e millénaire, toute la Mésopotamie septentrionale était assez densément peuplée. Il semble que les populations de chasseurs-cueilleurs y trouvaient des ressources suffisantes pour s'installer de façon durable. Leurs premiers habitats s'étirent le long des rives de l'Euphrate, du Tigre et de leurs affluents, sans doute parce que le gibier, notamment les oiseaux aquatiques, y abondait ainsi que le poisson. Ces premiers villages couvraient en général moins de deux hectares, et de cent cinquante à trois cents personnes y habitaient.

Le bâtiment communautaire de Jerf el Ahmar, avec ses compartiments présumés être des silos, est entouré de maisons villageoises quadrangulaires, dont la forme venait d'être inventée.